

CHARLOTTE LACOSTE*

DE LA VIGILANCE CRITIQUE

Le roman de Jonathan Littell a reçu de la part de la critique française un accueil grandiose, s'imposant aux yeux de beaucoup comme le premier chef-d'œuvre littéraire du XXI^e siècle. Admettant toutefois que *Les Bienveillantes* ne se distinguait pas par ses qualités littéraires, les critiques ont généralement mis en avant deux arguments pour justifier leur engouement : le travail documentaire d'une part, et le dispositif narratif d'autre part. Je vais tâcher ici d'examiner rapidement ces deux arguments en essayant de mettre en lumière quelques-uns des enjeux idéologiques qui les sous-tendent.

Le premier « point fort » des *Bienveillantes* résiderait dans la quantité de matériaux historiques dont s'est servi l'auteur – matériaux hétéroclites puisque ça va de *La Destruction des Juifs d'Europe* de Raul Hilberg à *La Campagne de Russie* de Léon Degrelle en passant par Christopher R. Browning et le journal de Goebbels.

Premier problème : quand on a affaire à un romancier dont la démarche consiste à se servir de l'extermination des Juifs comme d'une Matière fabuleuse (au sens littéraire du terme) et à lui faire subir un traitement déréalisant en la mixant avec *Tintin*, *L'Orestie* d'Eschyle, *American Psycho*, les dialogues platoniciens et le *Gestaporn*, entre autres, le rôle du critique est d'examiner l'usage qui est fait de ces matériaux historiques, afin de pouvoir apprécier la qualité de la compilation finale (en se demandant par exemple si la mise en parallèle du génocide des Juifs et de la malédiction des Atrides a quelque valeur explicative...). Or beaucoup de critiques se sont contentés de repérer les intertextes sans proposer aucune interprétation ni s'interroger sur la pertinence du traitement mythifiant de ces sources. Seuls quelques historiens sérieux s'y sont collés, Florent Brayard par exemple, comparant tel détail d'archive à ce qu'il devient après traitement romanesque – travail laborieux mais indispensable puisqu'une telle œuvre ne s'interprète qu'à condition de dégager le sens dans lequel s'opère le travail de révision historique. L'exemple d'édulcoration relevé par Pierre-Emmanuel Dauzat est intéressant à cet égard¹ : quand le héros visite le camp de Dora,

* Doctorante à l'université Paris X Nanterre. Équipe de recherche « Littérature et histoires » à Paris VIII Saint-Denis. Cette communication a été prononcée lors de la table ronde « Révolution dans la Shoah ? Après *Les Bienveillantes* » qui a eu lieu à la Maison Heinrich Heine (Cité Universitaire Internationale, Paris).

Littell « semble ne rien inventer » par rapport à ses sources et pourtant l'insistance sur la sollicitude d'Albert Speer vis-à-vis des déportés est de son cru (j'ajoute que d'une manière générale, dans *Les Bienveillantes*, les nazis font preuve d'une grande bienveillance vis-à-vis des Juifs...). Immense travail de digestion compilatoire, d'accord, mais à quelle fin ? La plupart des critiques, peut-être par peur de passer pour des censeurs frileux qu'aigriraient les droits illimités du romancier ont préféré, plutôt que de juger de la manière dont l'auteur avait fait usage de cette infinie liberté, crier au génie, se donnant par là le beau rôle de défenseurs d'un roman culotté, allant même jusqu'à élever Littell au rang de super-historien – précisément parce qu'il a puisé à toutes ces sources historiographiques – ce qui constitue un second problème.

En vertu de la supériorité, unanimement reconnue, de la fiction (qui donne à comprendre de manière vivante) sur l'histoire (discipline froide, asséchante, et porteuse, comme toute science, d'un « savoir mort² »), ce roman (qui nous dispense, donc, de lire des livres d'histoire ennuyeux³) a été considéré comme « l'instrument le plus fantastique pour éclairer l'histoire » dans les siècles à venir⁴ et Littell s'est vu conférer par l'intelligentsia française une légitimité surpassant celle des historiens⁵ – historiens qui de leur côté sont carrément passés à l'autocritique, puisqu'on en a vu se pâmer devant ce que peut l'intelligence romanesque et blâmer la triste rationalité historiographique⁶ qui ne nous aurait rien permis d'apprendre sur la Shoah... Trop contents de ce *mea culpa* des spécialistes, les journalistes leur ont emboîté le pas : *Les Bienveillantes* sont « un pied de nez à l'histoire en tant que discipline scientifique ; les historiens n'ont pas eu le dernier mot sur la Shoah », résumait un critique allemand (avant la parution du roman en Allemagne)⁷. C'est donc désormais admis : dans ce roman où « tout est vrai », comme le dit Lanzmann, résiderait la vérité sur l'extermination du peuple juif.

Remarquons toutefois que cette légitimité historiographique que l'on s'est accordé à reconnaître à Littell fait mauvais ménage avec les privilèges démiurgiques qui sont en même temps ceux du romancier. C'est en effet de cette même ambiguïté dont profitent depuis 1945 les faux historiques et les falsifications spectaculaires, dont les auteurs se sont eux aussi donnés pour caution un outillage historiographique (pour qu'on leur reconnaisse une compétence), ce qui ne les a pas empêché de distordre l'histoire *selon leur bon plaisir et en toute légitimité*, puisque le genre romanesque donne tous les droits (et qu'il est même censé donner accès à une vérité supérieure...) – ce qui fait décidément du roman un genre propice aux falsifications. De Jean-François Steiner, Simone de Beauvoir disait aussi qu'il avait utilisé des matériaux très fiables dans son roman *Treblinka*⁸. Et Benjamin Wilkomirski, auteur d'une falsification retentissante sur le sujet⁹, était lui aussi un érudit de la littérature de la Shoah. Mais ces précédents ne semblent pas avoir entamé la confiance que les critiques accordent spontanément aux romans sur l'extermination. Et ce, malgré les mises en garde répétées d'un Raul Hilberg contre les « pratiques suspectes » des romanciers s'emparant de ce sujet vendeur¹⁰ ou celles d'un Pierre Vidal-Naquet, qui avait sévèrement critiqué en son temps *Et la terre sera pure* de Sylvain Reiner, un autre best-

seller sur l'extermination, dans la lignée duquel s'inscrit incontestablement le roman de Littell – même abondance de détails graveleux ou scatologiques, mêmes jeux de contrastes saisissants, mêmes gradations morbides, même parti pris d'hyperréalisme (le côté « en direct d'Auschwitz » des *Bienveillantes* – qui sacrifient par là à cette logique du spectacle qui plaisait tant aux nazis), même propension enfin à rendre le génocide fascinant. Vidal-Naquet avait appelé à dénoncer sévèrement « toute une sous-littérature qui représente une forme proprement immonde d'appel à la consommation et au sadisme¹¹ ». Mais ça, c'était quand on n'en avait pas encore fini avec le jugement de goût – ni avec le jugement tout court d'ailleurs –, et quand l'éthique et l'esthétique avaient encore à voir l'une avec l'autre. Pour les esthètes pseudo-batailliens en mal de sensations fortes (dont Littell partage les vues faussement transgressives), hormis le culte du mal, point de salut ; pour leur plaire et pour plaire au public, il n'est que de se conformer aux règles de cet académisme de l'abjection.

On comprend, dans ces conditions, que la critique ait pu être séduite par un dispositif narratif qui est pure violence (c'est le deuxième « point fort » du roman), puisqu'il consiste pour le lecteur à se glisser dans la peau d'un SS qui raconte, à la 1^{re} personne, son parcours exterminateur sous le III^e Reich et qui, en plus, se dit résolu à tout dire – dispositif dont on a considéré qu'il donne une vue à ce point « objective » sur les événements (alors même qu'il s'agit d'entrer dans les vues d'un nazi...) qu'il permet d'avoir *enfin* accès aux « mystères de la psychologie des bourreaux¹² », et de comprendre les « mécanismes expliquant que l'ensemble d'une communauté étatique puisse se trouver impliquée dans un crime de masse¹³ ».

Le problème, cette fois, c'est qu'il n'est pas certain que la meilleure manière d'expliquer les mécanismes de la violence de masse soit d'aller explorer la psyché d'un nazi (fût-il fictif) et de sacrifier l'analyse politique au profit d'une variation métaphysique sur la méchanceté naturelle de l'homme – car c'est bien de ça qu'il s'agit : la thèse que défend Littell dans *Les Bienveillantes*, c'est que tout le monde est un génocidaire en puissance – c'est ce qu'il appelle « la potentialité de bourreau en chacun de nous¹⁴ ».

Cette idée en vogue aujourd'hui dans la littérature et les arts de la scène qu'en tout homme sommeille un monstre sanguinaire procède au départ d'un refus du manichéisme et des schémas simplistes : si on voit le bourreau comme un monstre, on se prive de la possibilité de comprendre comment on en arrive là. Alors on le considère comme un « homme ordinaire »¹⁵ et l'on inverse la perspective, considérant que c'est nous qui sommes des monstres en puissance. Les nazis, avec lesquels nous patageons à culpabilité égale dans la zone grise, ont simplement eu le malheur de pouvoir passer à l'acte. Et comme de ce fait, ils en savent plus que nous sur nous-mêmes, on écoute ce que ces nazis ont à nous dire, en se repentant de les avoir si longtemps diabolisés, on compatit, on s'identifie (puisque à moins d'être hypocrite, chacun doit pouvoir se reconnaître en eux), et finalement on justifie. Le refus initial du manichéisme (par souci de la nuance) débouche donc sur une naturalisation du crime (fort peu subtile, pour le coup) : le mal est en nous dès toujours – c'est la « banalité du

mal » mal comprise (comme c'est souvent le cas aujourd'hui) : « c'est là, c'est tout le temps, tout le temps là ; c'est là tout le temps chez tout le monde »¹⁶. Ce « déjà là », c'est notre mauveté héréditaire, sorte de maladie dont on ne peut guère guérir (il le redémontre dans son dernier opus, *Le sec et l'humide*¹⁷) : l'homme ne s'abstient de mettre en pièces son prochain que tant que la société l'en empêche ; lorsque celle-ci lève ses limites, c'est le meurtre frénétique généralisé.

Avec Littell, on est donc loin des mises en garde d'un Rithy Panh ou d'un Henri Alleg¹⁸ qui insistent, quant à eux, sur le fait que la transformation de l'homme en bête n'a rien d'une mue naturelle et que c'est, au contraire, le résultat d'un processus complexe d'institutionnalisation des comportements pervers qui procède en premier lieu de décisions politiques. Mais loin de se formaliser de cette essentialisation du Mal et de ce traitement dépolitisant de la question du crime de masse dans *Les Bienveillantes*, on s'est félicité, l'historien Étienne François par exemple, de ce que Littell résolve le Mystère de l'extermination « presque en termes théologiques »¹⁹. Évidemment, quand il y va de ce « mystère » du Mal, les responsabilités se diluent – le ministre du budget français de 1993 (l'actuel président de la République) parle lui aussi volontiers de « mystère » à propos des génocides, pour lesquels il incitait récemment à ne pas « chercher des causes rationnelles²⁰ ».

Précisément : pour Littell, on n'arrive au vrai que par l'irrationnel. Et pour convaincre son lecteur sceptique que le monstre est *en lui* – et nulle part ailleurs –, il a créé dans son roman les conditions de possibilité d'une « identification sympathique » au bourreau, dont il fait un SS (et non un Hutu), parce que, dit-il, « il fallait ancrer ce récit chez des gens comme nous » (*sic*), un SS qui plus est raffiné et plus calé en tout que le lecteur, une sorte de surhomme incompris supposé nous faire envie – ce que Littell appelle « l'aporie de [s]on roman » (le fait qu'un tel nazi n'existe pas) s'expliquant notamment par le fait que son héros a pour fonction d'être un modèle identificatoire séduisant. Cela n'a guère été relevé par la critique, mais ce nazi d'ailleurs est un Juste, puisqu'on le voit sauver de la mort quelque dix-huit mille Juifs, ce qui fait de lui – prodige de la fiction – un superhéros au sens hollywoodien du terme, un Schindler dix-huit fois plus puissant que l'original, qui n'en sauva qu'un petit millier... Non, vraiment, les nazis n'étaient pas si terribles.

À ce mouvement de réhabilitation du bourreau nazi (la « nymphose » du narrateur, annoncée dès la première page du roman), correspond un mouvement inverse de péjoration des lecteurs qui n'absolvent le nazi (et lui permettent de devenir ce « papillon splendide et diaphane » que Max Aue dit porter en lui) que parce qu'eux découvrent, dans le même temps, le monstre qu'ils nourrissaient en eux sans le savoir. La preuve : ils n'ont même pas cru bon de se détourner des raisonnements haineux que ce narrateur nocif leur inflige à longueur de page afin de les convertir aux idées nazies qu'il n'a jamais reniées, idées nazies qui constituent aux yeux de Littell une « option éthique » comme une autre²¹ – en cela aussi, *Les Bienveillantes* consonne assez bien avec le relativisme ambiant, la suspension du jugement passant de nos jours pour une marque de sagesse ultime.

Ainsi, à mesure que le lecteur s'abîme, le nazi voit ainsi son blason redoré. C'est d'ailleurs là que l'intertexte eschyléen prend tout son sens : si Max Aue fait tout, dans le cours de sa narration, pour qu'on l'assimile à Oreste (y compris tuer sa mère et son beau-père pour parfaire la ressemblance), c'est parce que l'Atride, matricide et non génocidaire, fut acquitté en son temps (mythique) par le tribunal de l'Aréopage que nous représentons, nous lecteurs de ce roman – érigés en véritables juges par ce narrateur, qui se livre, quoi qu'il en dise, à un gigantesque plaidoyer *pro domo* (il travaille sans relâche dans son récit à estomper sa faute, à soustraire l'essentiel à notre regard et à se faire passer pour une victime). Dans *Les Euménides* d'Eschyle, les dieux magnanimes acquittaient le criminel ; seules les affreuses Erinyes s'entêtaient dans leur ressentiment – du moins jusqu'à ce qu'Athéna force leur bienveillance. Les « bienveillantes » des *Bienveillantes*, c'est donc nous, lecteurs, sommés de nous ranger à l'avis des jeunes dieux de *L'Orestie*, qui comprennent et absolvent le criminel (et les critiques ne s'y sont pas trompés : Pierre Assouline s'est mieux vu en Apollon qu'en vieille harpye...).

Bref, tout était en place dans la narration même pour que ceux qui trouvent à redire à ce roman passent pour des censeurs sortis d'un autre âge, et que ses défenseurs fassent figure d'audacieux des arts et lettres...

NOTES

¹ Pierre-Émmanuel Dauzat, *Holocauste ordinaire. Histoires d'usurpation. Extermination littérature, idéologie*, Paris, Bayard, 2007, p. 58.

² Claude Lanzmann, *Frankfurter Allgemeine Zeitung* 28/11/2007, n° 277.

³ À l'ère du *bling bling*, on assume son mauvais goût et ses ignorances, on en est fier, et on en fait montre : lire *La princesse de Clèves*, c'est par exemple une aberration, aux yeux de notre Président de la République.

⁴ Jorge Semprun, *Ce soir (ou jamais !)*, France 3, 25/09/2006.

⁵ La façon dont il raconte Baby Yar « est supérieure à tout ce que les historiens en ont dit », confirme par exemple Pierre Nora dans *Le Débat*, « Conversation sur l'histoire et le roman », mars 2007, p. 32.

⁶ Pierre Nora se désole de ce que les historiens « refroidissent » nécessairement l'histoire (cf. Nora, *ibid.*, p. 36) ; Sophie Cœuré considère que le problème des historiens réside dans cette « rationalisation excessive » qui mène à un « refroidissement » (table ronde à l'ENS le 24/04/2007).

⁷ Frank Schirrmacher de la *FAZ* dans « *Les Bienveillantes*, un phénomène littéraire », documentaire réalisé par Hilka Sinning, Arte, 28/02/2008.

⁸ On sait aujourd'hui qu'en y faisant mourir Ivan Demjanjuk, « le boucher de Treblinka », Steiner a couvert sa fuite.

⁹ Benjamin Wilkomirski, *Fragments. Une enfance 1939-1948*, Paris, Calmann-Lévy, 1997.

¹⁰ Raul Hilberg, *La politique de la mémoire*, Paris, Gallimard, coll. Arcades, 1996, p. 132.

¹¹ Pierre Vidal-Naquet, *Les Assassins de la mémoire. « Un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, La Découverte, 2005, p. 26.

¹² Marc Lemonier, *Les Bienveillantes décryptées. Carnet de Notes*, Paris, Le Pré aux Clercs, 2007, p. 9.

¹³ Jonathan Littell lors du débat sur *Les Bienveillantes* organisé à l'ENS le 24/04/2007.

¹⁴ Jonathan Littell dans *Le Débat*, « Conversation sur l'histoire et le roman », mars 2007, p. 44.

¹⁵ Plutôt au-dessus de la moyenne toutefois – en tous cas amateur de musique classique et fin lecteur de Kant, selon la représentation clichéique en vigueur.

¹⁶ Jonathan Littell lors du débat sur *Les Bienveillantes* organisé à l'ENS le 24/04/2007.

¹⁷ Jonathan Littell, *Le sec et l'humide*, Paris, Gallimard, 2008.

¹⁸ « Ce n'est pas le mal, sommeillant en chacun, brusquement réveillé, qui transforme l'ange en bourreau et le "brave bidasse" en tortionnaire mais c'est la mise en condition morale et politique, dans le cadre du système colonial et de la guerre qui pervertit toutes les valeurs et légitime le crime, au nom de la "défense de la civilisation" » (Henri Alleg, *Retour sur "La Question"*, Bruxelles, Éd. Aden, 2006, p. 58).

¹⁹ Table ronde à l'ENS le 24/04/2007.

²⁰ « Mieux vaut admettre qu'il y a là une part de mystère irréductible plutôt que de chercher des causes rationnelles » (Nicolas Sarkozy dans un entretien avec Michel Onfray, « Confidences entre ennemis », *Philosophie Magazine* n° 8, mars 2007, p. 34).

²¹ Jonathan Littell, *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 03/11/2007.